

Théâtre

Nordey et Angot, une déflagration autour de l'enfer de l'inceste

PAGE 23

CULTURE

Une déflagration autour de l'enfer de l'inceste

A Strasbourg, Stanislas Nordey adapte magistralement « Le Voyage dans l'Est », de Christine Angot

THÉÂTRE STRASBOURG

On ne doutait ni de l'intelligence du metteur en scène Stanislas Nordey ni de la puissance de l'écrivaine Christine Angot, mais on était loin d'imaginer la déflagration générée par le spectacle associant leurs deux noms au Théâtre national de Strasbourg. Il y aura un avant et un après *Le Voyage dans l'Est*.

Paru en 2021, chez Flammarion, *Le Voyage dans l'Est* revient vers cet inceste qui obsède l'œuvre de Christine Angot et dont on croyait, lectures à l'appui, connaître l'essentiel. Mais c'était compter sans la mise en scène magistrale de Stanislas Nordey, qui fait émerger des icebergs de sens dont on ne soupçonnait pas l'existence. Pendant les deux heures trente que dure une représentation portée par sept comédiens et comédiennes, les prises de conscience succèdent à l'évidence. On pensait tout savoir ? On se trompait.

Ce mouvement de révélation a la force d'une lame de fond qui transforme la surface des flots en une vague scélérate à laquelle personne n'échappe. A commen-

cer, sans doute, par la romancière elle-même, dont les mots claquent dans un décor d'un bleu océanique parsemé d'écume blanchâtre et surmonté d'un immense écran vidéo : la peur, la honte, la tristesse, la culpabilité et la rage désespérée, face à un mur qu'elle tentera tant de fois de franchir.

Elle veut avoir avec son père des relations normales. « *Vous ne vous rendez pas compte de ce que ça fait d'avoir un père qui refuse que vous soyez sa fille* », entend-on proférer avec une insistance qui signale à quel point ce déni paternel est une voie royale vers un inceste banalisé. La logique en est aussi révoltante qu'imparable. Puisque le père (même s'il lui donne son nom à l'état civil) « refuse » que sa fille soit sa fille, pourquoi, dès lors, s'interdirait-il de coucher avec elle ?

Un manuel de survie

Depuis le temps que Christine Angot le martèle dans ses textes, on aurait dû le comprendre. On aurait dû noter en capitales, pour mieux le graver dans nos têtes, que l'adolescente sous emprise ne pouvait échapper aux mécanismes implacables d'une prédation sexuelle, affective et intellectuelle. Noter aussi de quelle

manière, à 13 ans, elle n'a pas eu d'autre choix que de se dissocier intérieurement pour ne pas se perdre totalement. Et pourquoi *Le Voyage dans l'Est* est un manuel de survie.

Une enquête éprouvante menée par l'écrivaine vers les « points de vue » qui étaient les siens à 15, 20 ou 30 ans, et qu'elle invoque en les nommant ou nomme en les invoquant. Peu importe. Ils sont ce qui, en elle, a résisté au massacre et qu'elle sauve du néant en le mettant au jour. Elle ne romance pas mais elle se réinvente. Elle se réempare d'elle-même par et dans la littérature. Elle devient un sujet pensant, pas une victime chosifiée. « *Ce "voyage dans l'Est" est aussi un voyage vers l'être, encore et toujours, vers le réel, encore et jamais* », expliquait ainsi Camille Laurens dans *Le Monde*, à la sortie du livre, en 2021.

Si cette entreprise incroyable nous parvient avec une indéniable clarté, c'est que le théâtre fait place nette sur la progression de l'écriture. L'ample plateau est une boîte à jeu découpée par des ronds de lumière. Sur l'écran, le visage pensif de Cécile Brune filmée dans un train ouvre la représentation. Elle se rend à





Strasbourg. C'est là que travaillait, au Conseil de l'Europe, le père de Christine Angot. La comédienne, terrienne et tragédienne, incarne « Christine aujourd'hui ».

Plus tard, sur ce même écran, s'imposeront les traits floutés et néanmoins très expressifs de Carla Audebaud, promise jeune actrice qui incarne « Christine 13-25 ans ». Enfin Charline Grand interprète la feinte maîtrise de la maturité, elle est « Christine 25-45 ans ». En démultipliant la figure de la romancière qu'il divise en trois identités distinctes, en alternant séquences vidéo et proférations au plateau, en projetant du texte écrit (les extraits du *Journal* tenu par Angot) et de l'image filmée, Stanislas Nordey (qui adapte pour la première fois un roman au théâtre) opère un coup de génie.

Sentiment du vrai

Le metteur en scène désincarcère la parole des à-plats dans lesquels l'enferment les pages imprimées, et fait surgir à la verticale, saillants et nets, ces « points de vue » indispensables au ressaisissement convoité. La narration se glisse de corps en corps et sillonne, sans se diluer, les époques, les géographies, les gestes et leurs souvenirs, la mémoire.

Dans le rôle du père, l'exceptionnel Pierre-François Garel, ton tranchant, raideur arrogante, regard évanescant, s'offre à la détestation du public. Dans celui de Claude (compagnon de Christine), Claude Duparfait draine une émotion à fleur de peau. Jamais les comédiens ne se touchent. Ils restent, la plupart du temps, à bonne distance les uns des autres. Il faut que l'air circule et que, dans ses courants, s'imisce la possibilité pour une femme de se rassembler et de se (re)constituer, et pour le public de se débarrasser d'un fatras intime où s'emmêlent jugements hors de propos et idées toutes faites.

A quoi accède-t-on en fin de compte? Au sentiment du vrai. Vérité des faits et du dire. Vérité de l'inceste dont on réceptionne avec une rare lucidité l'inouïe et durable capacité de destruction. Vérité de la nasse dans laquelle a été enfermée l'autrice. Vérité, enfin, du combat des mots pour desserrer l'étau. Aux deux tiers du spectacle, le père de Christine Angot lui suggère : « Tu devrais écrire sur ce que tu as vécu avec moi... C'est intéressant. C'est une expérience que tout le monde ne vit pas. »

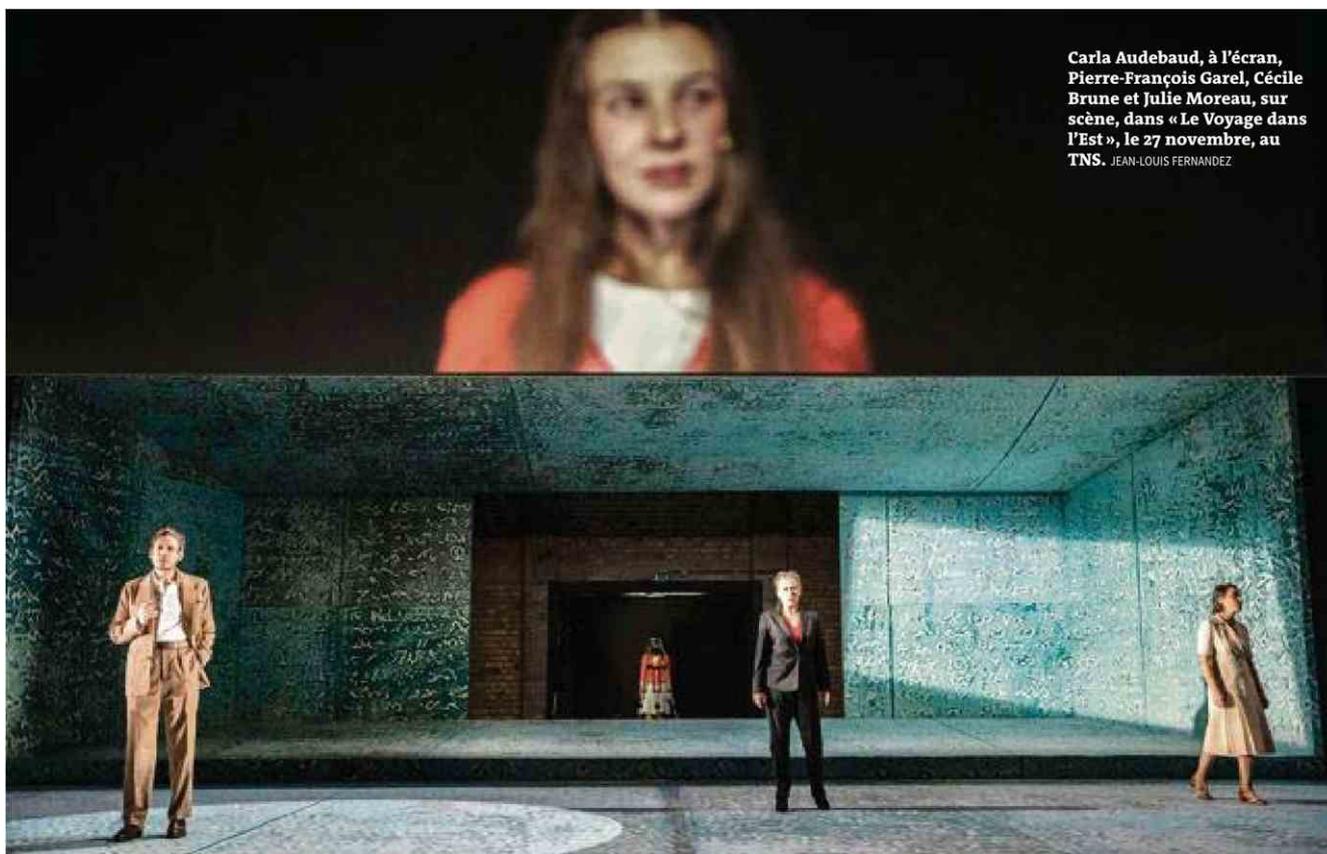
Alors arrive (enfin) une séquence libératrice. Elle se traduit par un éclat (de rire ou de colère) de l'écrivaine traitant de « *pauvre con* » celui qui lui conseille de s'inspirer de Robbe-Grillet. « *Con, connard, pauvre con* » : l'insulte est en page 160 d'un roman qui en compte 215. Là où s'affirme le désir d'écrire, là où le père, jamais, n'aura l'ascendant. *Le Voyage dans l'Est* est un texte majeur sur l'enfer de l'inceste. Désormais, et grâce au théâtre, on le sait mieux que jamais. ■

JOËLLE GAYOT

Le Voyage dans l'Est, de Christine Angot. Adaptation et mise en scène : Stanislas Nordey. Avec Carla Audebaud, Cécile Brune, Claude Duparfait, Pierre-François Garel, Charline Grand, Moanda Daddy Kamono et Julie Moreau (en alternance avec Claire Ingrid Cottanceau). Théâtre national de Strasbourg. Jusqu'au 8 décembre. Puis à Nanterre-Amandiers, du 1^{er} au 15 mars 2024.

Le metteur en scène démultiplie la figure de l'écrivaine qu'il divise en trois identités distinctes





Carla Audebaud, à l'écran, Pierre-François Garel, Cécile Brune et Julie Moreau, sur scène, dans « Le Voyage dans l'Est », le 27 novembre, au TNS. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

